



PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL. 4 — No. 5 — Oct. 1900.

- L. 1. S. Rémi, évêque et confesseur.
- M. 2. SS. Anges Gardiens, *dbl. maj.*
- M. 3. De la férie.
- J. 4. S. François d'Assise, conf., *dbl. maj.*
- V. 5. SS. Placide et ses Compagnons, martyrs.
- S. 6. S. Bruno, confesseur.
- D. 7. XVIII après Pent. et 2 Oct Sol. DU S. ROSAIRE, *dbl.*
Kyr. de la Ste Vierge. II Vêp., mém. du suiv. et du dim.
- L. 8. Ste Brigitte, veuve.
- M. 9. S. Denis, évêque, et ses SS. Compagnons, martyrs.
- M. 10. S. François de Borgia, confesseur.
- J. 11. Du S. Sacrement.
- V. 12. De la férie.
- S. 13. S. Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre.

- D. 14. XIX après Pent. et 3 Oct. Maternité de la Ste Vierge, *dbl. maj. Kyr.* de la Ste Vge. II Vêp., mém. du suiv., de S. Callixte (II Vêp.) et du dim.
- L. 15. Ste Thérèse, vierge.
- M. 16. De la férie.
- M. 17. Ste Hedwige, duchesse de Pologne, veuve.
- J. 18. S. Luc, évangéliste, 2 *cl.*
- V. 19. S. Pierre d'Alcantara, confesseur.
- S. 20. S. Jean de Canti, confesseur.
- D. 21. XX après Pent. et 4 Oct. Pureté de la Ste Vierge. *Kyr.* de la Ste Vierge. II Vêp., mém. de Ste Ursule et de ses SS. Compagnes (II Vêp.) et du dim.
- L. 22. De la férie.
- M. 23. Le Très Saint Rédempteur, *dbl. maj.*
- M. 24. S. Raphaël, archange, *dbl. maj.*
- J. 25. Du S. Sacrement.
- V. 26. S. Evariste, pape et martyr.
- S. 27. Vigile des SS. Apôtres Simon et Jude.
- D. 28. XXI après la Pent. et 5 Oct. SS. Simon et Jude, ap, *Kyr.* 2 *cl.* II Vêp., mém. du dim. Anniversaire de la consécration de Mgr. l'Archevêque (1888).
- L. 29. } De la férie.
- M. 30. }
- M. 31. JEUNE. Vigile de la Toussaint.

SALUT A MARIE SOUFFRANT AVEC JESUS.

JE vous salue, ô suave Vierge Marie, qui, à la vue des tra-
 vaux, des persécutions et de la cruelle et très ignominieuse
 passion de votre Fils unique, avez été saisie de si intimes
 douleurs et avez senti dans votre cœur de mère une si pénétrante
 compassion ; accordez-moi de louer, de bénir toujours Jésus mon
 Dieu, de tout ce qu'il a fait et souffert pour moi, et d'avoir une
 sincère et tendre compassion envers tous ceux qui sont en proie
 aux misères et aux calamités de cette triste vie.

LE
SACRÉ CŒUR DE JÉSUS
 ET SES
 touchants emblèmes

Par le R. Père Edmond LETIERCE, S. J.

+++++

CHAPITRE III.

Le Sacré Cœur, foyer d'amour.

Cœur de Jésus, embrasé
 d'amour pour nous, de
 l'amour dont vous brûlez,
 enflammez notre cœur.

Pour être réparateur, le sang de Jésus doit être versé du consentement de celui qui le possède ; il faut que le bon Maître, en le donnant, soit tout ensemble sacrificateur et victime ; il faut qu'il le donne de lui-même et par amour. Si, par exemple, ses ennemis avaient pu le lui ravir malgré lui, s'il s'était échappé de ses veines à son insu, ce sang serait toujours resté le digne objet de nos adorations, mais il n'eût pas été réparateur. La réparation doit être l'œuvre d'une volonté libre comme le péché qu'elle expie. Il était donc nécessaire que le sang de Jésus ne coulât que sous le commandement d'une volonté aimante, par un libre mouvement de son amour ; aussi Notre-Seigneur s'est-il soumis à cette loi. Il atteste qu'il meurt parce qu'il veut mourir. " Personne, dit-il, ne me prend la vie malgré moi. Je la donne de moi-même, j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre. " (Joan., X, 28.) Les Juifs seraient, s'il le voulait, impuissants à la lui ravir. Ne le voyons-nous pas s'en aller sain et sauf au milieu de ceux qui le conduisent au sommet de la montagne pour l'en précipiter ? Si donc, au jardin des Olives, des liens sacrilèges chargent ses mains délicates, c'est qu'il le veut ; s'il marche au Calvaire portant sur ses épaules le bois, instrument de son supplice, c'est qu'il le veut ; si des clous l'attachent à la croix, il présente lui-même ses pieds et ses mains aux bourreaux ; s'il meurt, le cri qu'il pousse à son dernier soupir, cri de joie et de victoire, atteste jusqu'à la fin la spontanéité de son immolation. Mais cette mort librement acceptée, si longtemps désirée est l'effet de son amour. L'impatience qu'il a de souffrir pour

nous est-elle autre chose ? Il lui tarde de nous fournir la plus grande preuve d'amour qu'un ami puisse donner à son ami en mourant pour lui ; et le grand Apôtre l'affirme, à son retour du troisième ciel : " Je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est lui-même livré pour moi ; *dilexit me et tradidit semetipsum pro me* ". (Gal., II, 20) Il s'est livré, trahi lui-même par amour. Jésus est donc une victime d'amour. Mais son amour, c'est son Cœur. Il n'aime pas autrement que nous : il aime avec son Cœur dans lequel nous avons vu non seulement un emblème, mais un organe, un foyer d'amour. Tel est donc le rôle du cœur dans l'œuvre de la rédemption de l'homme ; il est non seulement l'organe générateur du sang qui nous a rachetés, il est aussi l'organe de l'amour qui le fait couler.

Mais voulez-vous voir s'ennoblir ce rôle du Cœur dans le rôle agrandi de l'amour ? Toute la rédemption considérée dans son vaste ensemble ne nous apparaît que comme une œuvre d'amour. Élevons-nous jusqu'à son principe le plus sublime, jusqu'à la Trinité incréée. Le Père qui donne son Fils ne cède qu'à l'impulsion de son amour pour le monde. Le Fils ne s'incline jusqu'à nous que sous le poids de son amour, et l'Esprit-Saint, amour substantiel du Père et du Fils, n'a pas d'autre mobile lorsqu'il crée dans le sein virginal de Marie le chef-d'œuvre par excellence, l'âme et le corps du Verbe fait homme. Ecoutez dans ce divin Enfant le battement de son Cœur : c'est un battement d'amour ; c'est l'amour qui l'emprisonne dans les langes et les humiliations de l'enfance ; l'amour qui le revêt des livrées de la pauvreté, qui courbe sur un travail ingrat sa jeunesse laborieuse ; l'amour qui le retient sous la dépendance de son Père adoptif. Il veut conjurer, par ses exemples, les périls dont nous menace un triple égoïsme et nous soustraire aux entraînements qui anéantiraient pour nous les fruits de la rédemption. Il nous dit : soyez humbles, soyez pauvres, soyez mortifiés. — Nous reconnaissons dans sa vie publique les mêmes influences. L'amour est au fond de tous ses enseignements, de toutes ses paraboles, de toutes ses institutions, de tous ses préceptes, de tous ses conseils, de toutes ses actions. Faire de nous de vaillants ouvriers de la gloire de son Père et de notre propre salut, c'est toute l'ambition de son Cœur. Tous les détails de sa passion s'illuminent à leur tour aux clartés de son amour. Pourquoi se luxe de souffrances et d'hu-

miliations ? *Dilexit !* il a aimé ! et l'amour est prompt à tout craindre, Jésus veut nous prémunir contre les vices dont il expie chèrement les ravages. Pourrai-je être encore esclave de mon orgueil quand je vois mon Sauveur affublé d'un lambeau de pourpre dérisoire ou revêtu de la blanche robe de l'insensé ? Pourrai-je me livrer aux recherches du sensualisme quand je le vois attaché à la colonne et cruellement flagellé ? Pourrai-je convoiter les richesses quand je le vois mourir sur la couche si rude de sa croix ? Il demeure jusqu'à la fin fidèle à cette pauvreté qu'il a épousée dès le berceau. Ainsi l'amour sauvegarde à l'avance les biens que l'amour devra conquérir. Il fait plus : par les sacrements il nous aide à recueillir les fruits de son immolation. Les siècles ont beau s'ajouter aux siècles, et l'espace s'élargir sous nos pas : l'Eucharistie a supprimé les distances, Jérusalem est près de moi ; entre le Calvaire et moi il y a l'intervalle qui me sépare de l'autel. Amour, voilà de tes miracles : ce sont les miracles du Sacré Cœur.

O Cœur adorable de mon Sauveur, si j'adore en vous l'amour éternel, vous m'apparaissez comme le principe et la fin de toutes les existences. Je n'étais pas encore ici-bas, les siècles mêmes n'avaient pas encore commencé leur cours, et déjà vous m'aimiez, et déjà vous disposiez sur ma route les moyens qui me conduiraient à vous. Mais un jour est arrivé où vous êtes venu battre dans la poitrine du Fils de l'homme ; vous vous êtes fait mon frère, mon modèle, ma victime. Pour moi, vous renouvez tous les jours votre sacrifice et je vénère dans l'Eucharistie votre Incarnation éternue et continuée. Vous êtes le soleil qui illumine tout homme venant en ce monde, le foyer où se réchauffent les cœurs froids et pusillanimes. Éclairez-moi, embrasez-moi de vos ardeurs, et que, tardif émule des nobles âmes qui ont cru à votre amour, je devienne à mon tour un flambeau qui guide mes frères, un foyer qui les ranime !

(à suivre.)



LE RESPECT DU PRÊTRE

Il est utile d'insister sur le premier de nos devoirs envers le prêtre, le RESPECT, tellement ce sujet est beau et salutaire, tellement aussi il est d'actualité, à cette époque où les sectes tâchent de souiller tous les jours, par les plus impudentes calomnies, la dignité sacerdotale.

Le prêtre, et notamment le prêtre de paroisse, quelle grande et belle figure ! et qu'il est consolant de la contempler, surtout à la campagne, là où les choses et les hommes apparaissent plus près du ciel, sous le plein soleil du Bon Dieu !

Les premiers tintements de l'*Angelus* éveillent le village, et bientôt l'on voit les laboureurs pousser leurs attelages vers les sillons. Pendant que les travailleurs vont semer le pain de la terre, le prêtre monte à l'autel et offre à Dieu le pain du ciel. Et il s'établit entre cet homme mystérieux, étrange, presque seul dans sa pauvre église et les travailleurs des champs un merveilleux courant de surnaturel. Ils peinent là-bas dans la vallée, absorbés par le labeur matériel, et lui, il prie en leur nom ; il offre au Père céleste toutes ces sueurs, toutes ces fatigues, tous ces dévouements ; il prête sa voix, la voix éloquente et pathétique de l'Eglise, à ces hommes ignorants, qui savent plus agir que parler, et, par lui, leur action matérielle se surnaturalise et monte vers le ciel, suave et parfumée comme un champ plein d'épis mûrs.

Deux fois encore dans la journée la cloche tintera, les fronts se découvriront un instant, puis se baisseront de nouveau vers la glèbe ; la prière du paysan est courte ; il lui faut cultiver le sol ingrat à la sueur de son front. Mais, pendant ce temps, à travers les haies d'aubépine, on voit passer, grave et serein, le prêtre tenant dans les mains son livre doré et murmurant des prières latines que le laboureur ne comprend pas, mais que les anges recueillent et portent au ciel. Un journaliste à la plume enfielée et aux idées courtes croira peut être écrire un article profond en opposant l'activité du prolétaire qui fouille le sol et l'oisiveté du prêtre qui lit du latin, mais le villageois au sens droit sait bien que son curé travaille comme lui et pour lui, en jetant sur ses champs la semence spirituelle, en offrant à Dieu ses moissons, en le remerciant de

lui avoir donné, en temps opportun, la fécondante humidité de la pluie et l'énergie des chauds rayons. Qu'il est beau et saisissant, récit dans la solitude animée et vivante de la campagne, le sublime cantique : *Benedicite omnia opera Domini, Domino !* et combien c'est le rôle du prêtre, du curé, de servir ainsi d'intermédiaire entre le ciel et la terre, de réunir comme en une gerbe odorante et radieuse toutes les richesses de la création, pour leur faire chanter leur hymne à la gloire du Créateur !

Et c'est parce que le travailleur des champs a le plus souvent l'intuition au moins inconsciente de ce mystère qu'il regarde avec respect l'homme qui l'élève ainsi jusqu'à Dieu.

Et cet homme fait plus encore : il instruit, il pardonne, il ouvre les portes de l'Eglise aux-nouveaux-nés et le ciel aux mourants ; surtout il fait descendre sur l'autel le Dieu tout-puissant, qui se fait tout petit par amour. Il est aussi le pourvoyeur des pauvres, le consolateur des malades, l'ami de bon conseil, l'arbitre réconciliateur, le messager de paix, le semeur de saintes paroles, le modèle des saintes actions.

Comment le chrétien qui a la foi ne l'entourerait-il pas de respect et de vénération ! Ce prêtre a reçu de Jésus-Christ, par l'intermédiaire de son évêque et du pape, la mission de mener au ciel une portion du troupeau confié à Pierre. La haute charge qu'il remplit l'élève au-dessus des représentants du pouvoir humain, des puissants et des riches. Les juges de la terre peuvent ouvrir ou fermer les portes des prisons : ils n'ont point la clef du ciel ou de l'enfer comme le prêtre ; les puissants poussent leurs créatures à de hautes fonctions : le prêtre nous fait obtenir une place dans le royaume du ciel ; les riches donnent de l'or : le prêtre nous donne un présent bien plus précieux, la paix de la conscience et le Corps de notre Dieu.

Cependant, dira-t-on, le prêtre est un homme comme les autres. — Assurément, il n'est qu'un homme, mais il n'est point comme les autres ; il est plus que les autres : il touche de près à Dieu. N'étant qu'un homme, il peut lui arriver de se tromper, même de faire des fautes, mais ce n'est pas aux fils d'adresser des reproches à leur père. S'ils ont au cœur un vrai sentiment filial, ils se garde-

ront bien de publier ce qui peut leur paraître défectueux dans leur père, encore plus d'exagérer ses torts, d'exciter contre lui ses autres enfants.

Les gens du monde sont souvent très exigeants pour les prêtres, en matière de perfection. Autant ils sont larges pour eux-mêmes, autant ils sont sévères pour les ministres du sacerdoce. Incontestablement, cette sublime fonction requiert une grande vertu et la sainteté semble en être le couronnement naturel. Mais se scandaliser, se lamenter de ce que tous les prêtres ne sont pas des Vincent de Paul ou des Pierre Fourier, c'est faire preuve d'étroitesse d'esprit, sinon de mauvaise foi. Grâce à Dieu, le clergé catholique de nos jours réalise, dans son ensemble, ce magnifique programme que Mgr Berteaud, l'évêque à la parole d'or, donnait à ses prêtres : " L'Eglise est attaquée de mille côtés. Elle ne peut se passer de nos vertus. Cette manière d'apologie est la plus éclatante et la plus sainte. " La voix de la bouche, dit saint Bernard, est un son, la " voix de l'œuvre a des tonnerres ". Nos vertus sont des travaux publics et glorieux. Nous sommes les soutiens de l'œuvre divine. Heureuse alliance du bonheur du prêtre avec le salut des âmes et la gloire de Jésus-Christ ! "

Et d'ailleurs, quoi qu'il en soit, c'est le ministère du prêtre que nous honorons encore plus que sa personne. Sachons oublier les faiblesses inévitables de la nature humaine pour ne voir que le rayonnement de la majesté divine, qui enveloppe ce corps d'homme et l'élève au-dessus de ses semblables. Dieu cache son Corps sacré sous l'humble apparence d'un morceau de pain ; il voile aussi son autorité sous la fragilité d'une chair humaine. Sachons rendre à chacune de ces manifestations divines le respect qui lui est dû. Les apôtres n'étaient point encore confirmés en grâce et remplis du Saint-Esprit, lorsque Jésus leur adressa ces grandes paroles, qui sont comme la devise glorieuse du blason sacerdotal : " Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise, me méprise ". C'est au contraire presque au début de leurs prédications apostoliques, alors que le Maître devait encore leur reprocher bien souvent d'être lents à croire et préoccupés de leurs propres intérêts. Cette considération est bien consolante pour nous prêtres, lorsque, le soir, nous frap-

pons notre poitrine en faisant le compte de nos fautes de la journée ; elle est aussi très instructive pour les fidèles, qui doivent apprendre à voir avec foi le Sauveur dans ceux qu'il se substitue ainsi, faisant sienne leur cause et voulant presque être confondu avec eux. Beaucoup de chrétiens pourraient méditer avec fruit ce mot si fin et si profond du P. Caussette : " Dans nos jugements sur les hommes, nous prenons souvent la mesure d'appréciation en nous-mêmes ; combien n'auraient, pour trouver les prêtres bons, qu'à devenir un peu meilleurs ! "

(*Du Messager du Sacré-Cœur de Toulouse.*)

(1) Luc x, 16.

La communion pour les autres et en particulier pour les morts.

Cet article est reproduit de la *Semaine de Cambrai*.— Nous en recommandons tout spécialement la lecture.

DE même que l'on demande au prêtre de célébrer le sacrifice de la messe pour tel ou tel défunt, pour tel ou tel pécheur, etc., est-il dans l'ordre de demander aux personnes pieuses de faire pour eux la sainte communion ? Ces communions peuvent-elles être utiles à ceux pour qui on les fait, comme le serait la célébration de la sainte messe à leur intention.

Si en demandant des communions pour un défunt, on croyait, par exemple, pouvoir se dispenser de faire célébrer pour lui la sainte messe, on le priverait du secours le plus efficace qui puisse lui être donné, sans être bien sûr de lui en procurer un autre.

A la messe, il y a toujours un mérite certain et ce mérite n'est autre que celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Notre-Seigneur Jésus-Christ y renouvelle son sacrifice et il en offre les mérites à son Père, particulièrement pour les personnes que le prêtre lui recommande au *Memento* des vivants ou au *Memento* des morts.

Mais lorsque Notre-Seigneur se donne en communion, il n'accomplit plus, comme à la messe, un acte satisfactoire et impétratoire, dont le mérite puisse être présenté au Père céleste en faveur de telle ou telle personne vivante ou défunte, c'est simplement un acte de bonté divine à l'égard de la personne à laquelle il se donne, lui apportant ses grâces avec sa Personne.

Il n'y a rien là que le communiant puisse transférer à un autre. C'est lui et lui seul, qui reçoit la grâce dans la mesure de ses dispositions.

A la messe, au contraire, Notre-Seigneur met à la disposition de la Sainte Eglise et à la disposition du prêtre délégué par elle, les mérites infinis de sa Passion et de sa mort, rendus actuellement présents et disponibles par le sacrifice non sanglant qu'il accomplit par le ministère du prêtre. A elle, à lui de formuler leurs intentions pour l'application de ces mérites que le divin Sauveur remet en partie du moins entre leurs mains.

Saint Thomas d'Aquin, dans la troisième partie de sa *Somme théologique*, q. LXXIX. Art. VII, exprime cette doctrine avec sa précision ordinaire. Il demande : La Sainte Eucharistie profite-t-elle à d'autres qu'à ceux qui la reçoivent ?

Il répond : " La Sainte Eucharistie n'est pas seulement sacrement, elle est aussi sacrifice. A ceux qui la reçoivent, elle profite à la manière des sacrements et à la manière des sacrifices. Mais à ceux qui ne la reçoivent point, elle ne peut profiter que par mode de sacrifice, en tant que le sacrifice est offert pour eux. "

C'est-à-dire qu'à ceux qui ne communient pas EUX-MÊMES, la Sainte Eucharistie ne peut profiter que par l'application des mérites du sacrifice.

Puis, dans sa réponse à la troisième objection, il ajoute :

" La réception de l'Eucharistie appartient à l'ordre sacramentel, son oblation à l'ordre du sacrifice. Et c'est pour quoi, de ce que quelques-uns ou plusieurs reçoivent le corps du Christ, il n'en revient aux autres aucun avantage. "

Il ne faudrait cependant point tirer de ces paroles de Saint Thomas, une conséquence trop rigoureuse et qui par là deviendrait erronée.

Le Saint-Siège a condamné un livre de Théophile Renaud, blâmant la communion pour les morts et l'appelant " une erreur populaire ", " une pieuse fraude ".

C'est qu'en effet, si la communion faite pour les autres, ne peut agir en ceux-ci, *ex opere operato*, comme elle le fait en celui qui communique, elle peut leur être utile *ex opere operantis*. Et voici comment :

1^o La Sainte Communion bien faite est une œuvre de religion excellente qui a son mérite. Comme telle, elle peut être offerte à Dieu aussi bien que tout autre bonne œuvre, jeûne, aumône, etc., soit pour des vivants, soit pour des morts. Mais ce sont les mérites de cette œuvre, ce ne sont que les mérites de celui qui l'accomplit, et non les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme il arrive à la Sainte messe.

2^o Des prières peuvent être faites pour les autres, tandis que l'on possède Jésus dans son cœur, aussi bien qu'en tout autre moment, et notre union à Jésus ne peut que les rendre plus ferventes et par conséquent plus efficaces, mais ce sont les prières du communicant et non l'impétration du divin Sauveur.

Dans l'oblation de la Sainte Messe, le prêtre peut offrir à Dieu son œuvre et ses prières en faveur de ceux qu'il recommande à la bienveillance divine ; mais qu'il le fasse ou ne le fasse point, et même quelles que soient les dispositions dans lesquelles il célèbre, les mérites propres de Notre-Seigneur sont appliqués à la personne pour qui le saint sacrifice est offert.

Que l'on demande donc à celui qui communique de prier pour les personnes vivantes ou défrites à qui on désire venir en aide, qu'on lui demande même d'offrir à Dieu, pour ces mêmes personnes, sa communion, comme il offrirait toute autre bonne œuvre, rien de mieux ; mais que l'on espère point

obtenir pour ces personnes, par ces prières et par cette bonne œuvre, l'avantage qui leur reviendrait de l'oblation pour elles du saint sacrifice de la messe, car là, encore une fois, ce ne sont point les prières et les mérites de telle ou telle personne qui sont offerts à Dieu, mais les mérites et les prières de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce qui ne peut avoir lieu dans la communion.

QUELQUES LETTRES PASTORALES De Mgr Falconio.

C'est sous ce modeste titre que le Rév. Père Lacoste, o. m. i., professeur à l'université d'Ottawa, vient de nous présenter la traduction des principaux mandements écrits par Son Excellence Mgr Falconio, pendant son épiscopat en Italie.

A vrai dire, sur les sujets en cause, ce sont cinq véritables traités complets d'apologétique ; et de la meilleure, celle qui va jusqu'au fond des choses sans blesser aucune susceptibilité : *pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus*.

Ce sont toutes des thèses d'actualité qu'expose l'archevêque d'Azerenza et elles intéressent le Canada comme l'Italie ; aussi ce nous est une grande joie et un grand profit de pouvoir savourer ces pages de lectures suaves et fortes.

Un grand évêque allemand, Ketteler, l'oncle de l'ambassadeur assassiné récemment à Pékin, disait que si saint Paul revenait parmi nous, il se ferait écrivain. Cette parole est vraie, malgré son voile d'originalité. La presse est un moyen puissant d'apostolat ; et il faut remercier ceux qui, comme le Père Lacoste, se servent de cette force pour propager les bonnes doctrines, sans négliger le travail de la parole et celui de l'action.

Je me garderai de résumer par une pâle analyse le livre de Son Excellence ; son nom et les titres des sujets traités suffisent :

- 10— Les remèdes aux maux actuels ;
- 20 — L'honneur dû au clergé ;
- 30 — Le retour au Christ Jésus ;
- 40 — La décadence morale d'aujourd'hui ;
- 50 — L'indifférentisme religieux.

Le 6ème mandement, c'est le chant émouvant des adieux, ce sont les derniers conseils du père à ses fils attristés : *Dolentes maxime in verbo quod dixerat quod amplius faciem ejus non essent visuri*.

Bref, voici un livre qui a sa place marquée dans toutes nos bibliothèques canadiennes.

La visite au N.-S. Sacrement.

S. Chrétien, âme chère à Dieu, quel est Celui qui demeure dans cette église, enfermé dans un tabernacle?

C. C'est le Créateur du ciel et de la terre, le Fils de Dieu fait homme pour nous sauver.

S. Est-il bien difficile d'approcher ce Dieu fait homme?

C. Oh! non. Les grands de la terre sont souvent difficiles à approcher; c'est une grande faveur d'obtenir d'eux quelques instants d'audience; il faut pour cela être bien recommandé et bien vêtu. Mais, Lui, notre Dieu d'amour, on peut venir Lui parler à toute heure, autant de fois qu'on le veut, aussi longtemps qu'on le veut, avec des habits pauvres aussi bien qu'avec des habits riches. Il ne rebute personne. On dit même qu'Il préfère la visite des pauvres.

S. Il faut donc que ce Dieu si aimable nous aime beaucoup pour se tenir ainsi à notre disposition!

C. Ah! s'il nous aime! Mais il a enduré les plus horribles supplices pour nous montrer son amour; Il a versé son sang jusqu'à la dernière goutte pour nous ouvrir son Cœur; Il a consenti à s'anéantir sous l'apparence d'un morceau de pain, pour être notre nourriture spirituelle; Il s'est fait notre Prisonnier dans le tabernacle, consentant à subir bien des irrévérences, des mépris, des insultes, des sacrilèges même, pour pouvoir demeurer substantiellement et toujours avec nous!

S. Mais ce Dieu qui en a tant fait pour de chétives créatures, des pécheurs ingrats tels que nous, est-il encore disposé à nous accorder de nouvelles faveurs lorsque nous allons lui rendre visite?

C. C'est là son plus grand désir: Il est si riche et si généreux! Quiconque va le visiter est certain de ne pas

revenir les mains vides. Ce Maître si bon a des abîmes de miséricorde pour ceux qui pleurent leurs fautes, des torrents de lumières pour ceux qui lui demandent humblement conseil dans leurs affaires ; des trésors de consolation pour ceux qui souffrent, et tout cela, il le donne à pleines mains, L'indigent Lui demande du pain, et l'obtient ; l'affligé Lui ouvre son cœur, et ses larmes sont séchées ; le faible implore son assistance et réussit dans ses bonnes entreprises. Cet Ami, (il aime qu'on lui donne ce titre) cet ami si aimable et si bienveillant ne sait rien refuser d'utile à notre âme et même à notre corps, et l'Évangile nous dit qu'Il s'est engagé solennellement à exaucer toutes nos demandes.

S. Chrétien, comment croire ce que tu me dis-là, lorsqu'on voit notre église vide du matin au soir. Je vois ceux qui demeurent auprès de l'église n'y mettre le pied que pour la messe du Dimanche, et encore..... Je vous vois passer et repasser plusieurs fois le jour devant la porte de l'église sans songer à faire seulement une visite d'une minute à notre Ami fidèle ; et même plusieurs, hélas ! ne se découvrent plus en passant devant sa maison. Ceux qui demeurent au loin viennent chez le marchand, le médecin, le notaire, l'avocat,..... et ils oublient de faire une visite à Celui qui peut leur rendre plus de services que tous les hommes d'affaires ensemble. Pourquoi cela, chrétien ? Pourquoi dis-tu que tu crois une chose et fais-tu le contraire ?

C. Hélas ! c'est le temps qui me manque, et les affaires m'enchaînent de tous côtés.

S. Quoi ! le temps ne nous est-il pas donné tout d'abord pour la GRANDE, L'UNIQUE AFFAIRE DE NOTRE SALUT ? on passe plusieurs heures du jour à courir après le dollard, on en gaspille plusieurs autres en conversations futiles, et on ne peut trouver cinq minutes sur 24 heures pour se recommander à la clémence de Celui qui doit nous juger ! Es-tu donc si sûr de ton salut que tu n'as rien à

implorer ? Es-tu si heureux en ce monde que tu n'as aucune larme à sécher ? Es-tu si fort que tu n'as besoin d'aucun appui ; si habile qu'il ne te faut aucun conseil ? Et ceux qui te sont chers, ne manquent-ils de rien ? La maladie ne les visite-elle jamais ? Tes enfants sont-ils assez soumis ? Parmi ces êtres chers, aucun n'est éloigné de Dieu ?

Et si tu n'as rien de tout cela à demander, ton cœur n'est-il pas assez généreux pour donner cinq minutes de visite à celui qui t'attend depuis des années, et qui te veut heureux avec lui pour l'éternité ?

C. Oui, je reconnais mon ingratitude et mon indifférence envers mon seul véritable ami, mon imprévoyance pour ma seule grande affaire ! Oui, je puis trouver cinq minutes par jour pour le visiter, et je les trouverai, j'entrerai dans sa maison quand même je serais en habits de travail.

Du moins je ne passerai jamais devant une église catholique sans la saluer et dire intérieurement :

Mon Dieu, je vous aime !

LES NOMS CHRÉTIENS.

(*De la Cloche du Dimanche de Woonsocket, 17 fév. 1900.*)

A propos de noms, avez vous remarqué, bienveillants Lecteurs et Lectrices, qu'un certain travers, un véritable ridicule, tend à se répandre de plus en plus dans le monde entier ? Il s'agit des noms à donner aux enfants. On veut des noms rares, des noms inventés de toutes pièces, que jamais personne n'a portés avant eux et qu'on défendrait à tous, si cela était possible, de porter après eux ; des noms sonores et ronflants, qu'on va puiser dans les romans, au lieu de les prendre tout bonnement dans le calendrier. S'appeler Jean, Pierre, Catherine, Agathe, fi donc !... C'est trop commun !... Il faut des noms plus harmonieux, des noms... venus de loin : Graciosa, Esperanza... On ne songe pas que ces vieux et respectables noms, que le martyrologe nous a conservés, ont été portés par d'illustres serviteurs et servantes de Dieu, dont la puissante protection serait bien plus utile à nos enfants que la

vanité que nous mettons à les affubler des noms baroques

Triste signe, en vérité!

J'ai connu un bon vieux curé qui ne manquait jamais de tancer vertement les parents attachés à ces puérités. " Appelez donc, leur disait-il dans sa franchise un peu rude, appelez donc votre garçon Bois Blanc, Chêne, Sapin, votre fille Epinette, ce sera pour le moins aussi bon que tous vos noms ridicules et nullement chrétiens. "

Il ne faut pas non plus tomber dans l'excès en imitant ce gentilhomme espagnol dont vous connaissez probablement l'histoire. En tous cas, la voici :

Les Espagnols reçoivent généralement au baptême une grande quantité de noms, et c'est un acte de modestie rare quand un prince ou une princesse de cette nation n'ajoutent pas une vingtaine de noms à l'interminable liste de leurs titres.

Or, un Espagnol vint, par une nuit pluvieuse, frapper à la porte d'une hôtellerie française, la seule qui fût dans le village où il passait. A cause de l'heure avancée, le maître le fit longtemps attendre. Enfin, mettant la tête à la fenêtre :

— Qui est là ? dit-il au chevalier curieux de l'attente qu'on lui imposait.

— C'est, répond fièrement celui-ci, el Senor don Juan Pedro Stanislas Prospero Proculo de Calino, conde de Malafra, Cavallero de Santiago, y d'Alcantara de Geranto...

— Tonnerre ! s'écria l'aubergiste, où pourrais-je trouver des lits pour tous ces gens-là !

Et, fermant vivement la fenêtre au nez du signor, il le laissa répéter à la pluie ses noms, prénoms, titres et qualités.

Mais, nous voici bien loin, moi, de ma petite Antoinette, vous, de vos chers enfants.

Aimons-les bien, ces pauvres petits êtres dont la touchante faiblesse attend de notre sollicitude les soins qui lui sont nécessaires, dont la jeune âme épie, pour ainsi dire, et suivra docilement notre première impulsion, soit vers le bien, soit vers le mal — responsabilité terrible ! — Aimons-les, et que la première preuve de cet amour soit de leur donner au ciel de puissants intercesseurs.

Puis, quand ils sont bien jeunes encore, joignons leurs petites mains et apprenons leur à prier. Qui sait ce que nous pouvons obtenir par la supplication de ces chers petits ?

Dieu, qui résiste à la prière de l'orgueilleux, ne saurait rien refuser à celle de l'enfant dont le cœur est pur, simple et humble, et qui s'ignore lui-même.

Car, comme l'a si bien dit un poète français, Anatole de Ségur :

Ce qui fait de l'enfant le charme incomparable,
Ce n'est pas son visage où brille la candeur ;
Ce n'est pas son regard d'innocence ineffable
Plus pur que la vertu, plus beau que la pudeur.

Ce n'est pas sa gaieté, ni son bonheur de vivre,
Ni les rires bruyants qui terminent ses pleurs,
Ni son cœur ingénu qui croit tout, et qui livre
A qui veut les cueillir ses plus aimables fleurs.

Ce n'est pas son élan qu'aucun souci n'accable,
Ni son âme étrangère aux choses d'ici-bas.
Ce qui fait de l'enfant le charme incomparable,
C'est qu'il a tous ces tons et qu'il ne le sait pas.

JEANNE DES ERABLES.

Un livre très intéressant sur la dévotion à SAINT ANTOINE DE PADOUE.

Le révérend L. A. Levêque, curé de Saint Camille de Wolfe, diocèse de Sherbrooke, vient de publier un attrayant petit volume sur la dévotion à Saint Antoine de Padoue.

Le style de ce livre ne vise à aucune recherche, il est simple, familier ; l'auteur s'oubliait lui-même pour pénétrer dans le cœur de son lecteur. On y sent à chaque page la Foi vive qui l'a inspiré et le désir intense du plus grand bien des âmes.

C'est cet esprit de Foi de l'auteur qui lui fait soulever quelque peu le voile déroband à nos faibles regards le secret des miséricordes de Dieu dans la glorification de Saint Antoine. Il se demande alors pourquoi tant de merveilles, de miracles journaliers opérés par l'intercession de ce Saint ? ce culte, qui semble nouveau, n'est-il pas préjudiciable aux dévotions fondamentales enseignées par la Sainte Eglise ?

Ce livre est la réponse claire et satisfaisante à ces questions. On y trouve aussi la formule pour les demandes à S. Antoine.

Ajoutons, ce qui ne gêne rien, que le volume est très coquet dans son aspect extérieur, et digne sous ce rapport encore d'être donné en prix dans les écoles.

PRIX DU LIVRE : 15 centins.

S'adresser au RÉVÉREND L. A. LEVÊQUE curé de SAINT-CAMILLE de WOLFE, P. Q.
ou aux RÉV. SERVANTES DE JÉSUS-MARIE. JEANNE D'ARC,
AYLMER-EST. P. Q.

LE BIENHEUREUX DE MONTFORT,

zélateur incomparable du saint rosaire,

PREDIT PAR SAINT VINCENT FERRIER.

Ses historiens, les faits et la tradition s'accordent à reconnaître son zèle incomparable pour l'établissement et la propagation du rosaire.



On ne saurait se faire une idée complète du zèle que mit Montfort à établir partout le rosaire de sa parfaite dévotion à Marie. Nous serons obligé, pour en avoir un aperçu, d'entrer un peu dans le détail de quelques-uns de ses immenses travaux apostoliques. Mais auparavant, laissons le sulpicien Grandet et le Père jésuite de Clorivière établir la proposition générale ou le fait historique des travaux de Montfort pour propager la dévotion de son rosaire.

L'historien Grandet, après avoir dit que depuis saint Dominique il n'y avait eu personne de plus zélé que Montfort à prêcher le saint rosaire, ajoute ceci : " Il expliquait avec beaucoup de piété et d'onction les quinze mystères qui sont honorés par les quinze dizaines du rosaire, et il avait fait faire quinze étendards dorés et magnifiques où ces mystères étaient représentés, qu'il faisait porter à ses processions. Il avait aussi des images où les mystères joyeux, douloureux, et glorieux étaient dépeints d'une manière très dévote pour les expliquer au peuple dans l'église. "

" Ce qu'il a fait pour établir cette dévotion, dit aussi le Père jésuite de Clorivière, la propager, la graver profondément dans le cœur de tous ceux avec qui il avait quelque rapport, est incroyable. Il serait impossible de compter le nombre des pieuses confréries et congrégations qu'il a établies dans cette vue et des personnes ou même des communautés entières qui, à sa persuasion, se sont engagées à réciter chaque jour le saint rosaire, " non seulement en province, ajoutons-

nous, mais dans la capitale, à Paris même, comme on le voit dans son histoire.

Nous avons rencontré bien des personnes en Bretagne et en Vendée qui, de père en fils, disent en entier presque chaque jour le *rosaire du bon Père de Montfort*. Le saint missionnaire appelait, comme nous l'avons vu, cette pratique quotidienne la grande dévotion du rosaire de tous les jours, par comparaison avec celle de le réciter en entier le dimanche et deux fois la semaine, un chapelet par jour.

Voici comme il le prescrit dans un règlement de vie pour les fidèles qu'il mit en cantique, afin de mieux graver cette sainte pratique dans les âmes et d'y mêler les charmes de la mélodie :

Je dis par jour un rosaire
Ou du moins un chapelet ;
Ensuite, pour me distraire,
Je chante quelque couplet.

Et dans un autre cantique sur le même sujet.

Je dis par jour un rosaire
Ou du moins un chapelet ;
La pratique est volontaire,
Mais c'est un secret parfait
Qui rend notre vie heureuse
Et notre mort précieuse.

Montfort résumait et réduisait ses maximes, ses instructions et ses pieuses pratiques de dévotion dans des cantiques populaires qu'il faisait chanter continuellement dans ses missions, et qu'il répandait à milliers d'exemplaires dans le pays, comme un mémorial vivant et perpétuel de sa mission. Il commence ainsi un cantique qui nous en donnerait la preuve, si ses historiens ne nous l'apprenaient pas :

Voici de saintes pratiques
Que je veux toujours garder ;
Je les répète en cantiques
Pour ne pas les oublier.

Dans presque tous ces édifiants cantiques, il amène son rosaire et sa parfaite dévotion à Marie. Dans un cantique sur l'ouverture de la mission, il s'exprime en ces termes :

Le rosaire est admirable,
C'est un très puissant secours
Pour guérir l'âme incurable.
Disons-le donc tous les jours.

Et dans un autre sur la nécessité de se convertir :

Pour le faire,
Le saint rosaire
Est un conseil
Qui n'a point de pareil.
Vite, vite, préparons-nous,
Par un moyen si salulaire à tous.

Il n'y a point d'inventions, de moyens qu'il n'employât pour réussir à répandre son rosaire de la parfaite dévotion. Outre les nombreux cantiques dans lesquels il y revient sans cesse, il en a composé plus d'une trentaine en l'honneur de la très sainte Vierge, qui tendent plus ou moins directement à cette fin.

Montfort honorait tout particulièrement les saints qui avaient été plus dévots à la sainte Vierge, et qui avaient mis plus de zèle à prêcher, à propager le rosaire, comme saint Dominique et saint Vincent Ferrier. Il les propose pour modèles aux missionnaires de sa compagnie. Il s'était aussi mis du tiers-ordre de saint Dominique.

Saint Vincent Ferrier l'avait annoncé trois siècles à l'avance, comme un envoyé extraordinaire du Tout-Puissant.

Saint Vincent Ferrier avait annoncé le Dominique des temps modernes. Un jour, prêchant dans une vaste plaine de Bretagne à une immense assemblée, près de la Chèze, au diocèse de Saint-Brieuc, il dit en parlant d'une ancienne et grande chapelle tombée en ruine, dédiée autrefois à Notre-Dame de Pitié, qu'il déplorait amèrement l'état d'abandon et de désolation dans lequel elle se trouvait et qu'il eût désiré vivement la rétablir, " *mais que cette grande entreprise était*

réservée par le ciel à un homme que le Tout-Puissant ferait naître dans les temps reculés, homme qui viendrait en inconnu, homme qui serait beaucoup contrarié et bafoué, homme cependant qui, avec la grâce de Dieu, viendrait à bout de cette entreprise."

Trois siècles plus tard, Montfort donnant une grande mission à la Chèze avec les disciples du Père Maunoir, et successivement une seconde mission dans le voisinage, à Plumieux réussit admirablement durant cet intervalle de quelques mois, à relever de ses ruines cette antique chapelle et à en faire l'une des plus belles du diocèse, de sorte qu'elle fut choisie, après la Révolution, pour église paroissiale.

Un jour qu'il prêchait dans la même plaine que saint Vincent Ferrier à une multitude incroyable de peuple, il annonça son projet de rétablir cette chapelle et déclara à cette immense assemblée *"qu'il était cet homme inconnu, prédit par saint Vincent Ferrier, qui devait contribuer au rétablissement de la chapelle de Notre-Dame."*

C'était en l'année 1707. Depuis ce temps-là, écrivait le Père de Clorivière en 1785, après avoir rapporté ce qui précède, *"cette chapelle est une des plus belles de tout le diocèse et est devenue l'objet de la dévotion des peuples. On y vient de loin pour demander à Dieu, par l'entremise de la Vierge de douleurs, la grâce de porter patiemment les croix qu'il envoie. Il introduisit dans toute son étendue la pratique quotidienne du rosaire, ayant engagé plusieurs personnes à s'y assembler trois fois le jour, au matin, à midi et le soir, pour réciter le chapelet en ces différents temps, en y joignant la méditation des quinze mystères qu'on y considère, comme on l'observe encore très régulièrement dans cette chapelle."*

Après la Révolution, le peuple de la Chèze fut mis en demeure d'abandonner cette chapelle ou de démolir son église paroissiale. Il se détermina à ce dernier sacrifice pour conserver et entretenir le sanctuaire de Notre-Dame de Pitié. Le pèlerinage et la pratique du rosaire ont continué jusqu'à nos jours, tels que les avait établis le missionnaire de Marie.

L'Abbé J.-M. Quérard.

Autrefois . . . et aujourd'hui.

Un spectacle charmant et qui reposait l'âme autrefois. c'était une famille groupée autour d'un père, et l'enveloppant de son amour comme d'une atmosphère chaude, comme d'une auréole. C'était une véritable joie pour les vieux parents d'avoir à leur table de nombreux convives pris dans leur famille. Le plus vieux bien souvent dépassait la soixantaine et le plus jeune n'avait pas six mois !

La famille moderne a peut être quelque chose de plus gracieux à l'œil, de plus élégant que la famille antique ; mais il faut savoir aller au fond des choses.

Nos pères étaient certainement plus sévères, et, pour lâcher le grand mot, *gâtaient* moins leurs enfants.

Ces admirables parents ne sacrifiaient jamais l'âme à la santé, et la peur d'un rhume ne les induisait pas en ces concessions sans nombre, en ces dangereuses capitulations et câlineries qui sont le caractère de l'éducation moderne.

Ils avaient une foi plus vive en l'autre vie et ils eussent préféré voir mourir leurs enfants, très aimés cependant, plutôt que de les voir "tourner à gauche".

Allez dire aux pères et aux mères modernes de défendre aux enfants de parler à table et de les faire *déloger* au dessert, comme on faisait autrefois !

On les dressait à l'obéissance, et je dois avouer, en rougissant, qu'on n'était pas sans leur donner quelquefois de vertes corrections. Le martinet. n'était pas toujours pour les petits chats.

Oh ! je vois d'ici l'indignation des beaux messieurs qui écrivent de gros livres pour montrer qu'il faut toujours prendre l'enfant *par le sentiment*. Cela, c'est de la théorie ! la pratique, bien souvent, c'était le fouet !

Les enfants avaient bien un peu peur de leurs parents, mais ils ne les aimaient pas moins.

Des hommes mûrs tremblaient encore devant le reproche de leurs mères, et cependant ils avaient pour ces terribles *maman*s un amour d'une tendresse que le nôtre ne surpasse pas.

On faisait des hommes autrefois.

Aujourd'hui, la famille n'existant presque plus, il est difficile

qu'elle forme des hommes.

Hélas ! oui, la famille s'en va ! Et pourquoi ?

Parce que la famille moderne n'a plus de foyer et que ses membres s'en sont créé de factices. On va à son cercle, à son club; on court aux soirées mangeantes, aux soirées chantantes. Chacun va de son côté où la jouissance l'entraîne, et le foyer est presque toujours vide.

Et cependant, c'est là que l'homme retrempe ses forces, oublie les déceptions et les amertumes de l'existence.

Là seulement sont les vraies joies, les tendresses profondes et sereines. Plus tard, dans vingt ans, quand *Bébé* sera un homme il se souviendra encore de cette demeure paisible et respectée où, sous les regards de son père et de sa mère, il a appris à prier DIEU, à respecter ses parents et à se préparer un avenir.

Et il se plaira, s'il a du cœur, à revenir à ce foyer béni que le rajeunira.

Le cardinal Pie venait de perdre sa mère : " Cher ami, disait il, en pleurant, à Mgr de Ségur, tant qu'on s'entend appeler mon enfant, on reste jeune. On ne devient vieux que le jour où l'on a perdu sa mère. "

P. J.

HONNEUR D'ÊTRE CHRÉTIEN.

Je voudrais que l'on vit en nous la joie, la fierté, l'ivresse, et je dirais volontiers la superbe d'être chrétiens. Il ne nuit pas à l'humilité personnelle de se glorifier d'être enfant de DIEU, cohéritier du royaume éternel et incomparablement supérieur par ce titre à quiconque ne l'a point reçu ou l'a abdiqué.

LOUIS VEUILLLOT.

†
IHS

Le 5 Oct. la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

La Famille Chrétienne

DE LILLE, FRANCE. (41 rue du Metz)

REVUE MENSUELLE DES FAMILLES

DÉDIÉE AUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION UNIVERSELLE
DE LA SAINTE FAMILLE.

Prix de l'abonnement 50 centims.

Sommaire du numéro de Septembre 1900:

CHRONIQUE DE L'ASSOCIATION DES FAMILLES CHRÉTIENNES : Questions pratiques, page 161. — HONNEUR D'ÊTRE CHRÉTIEN, page 164. — AU FOYER CHRÉTIEN : Le soir de la vie (*suite*), page 165. — LE MOIS ET LA FAMILLE : Les Sept Douleurs de la T. S. Vierge, page 167. — AUTEUR... ET AUJOURD'HUI, page 168. — CE QU'EST UNE MÈRE, page 170. — PENSÉES D'UN PÈRE DE FAMILLE, page 172. — LA DÉLICATESSE, page 173. — ÇA ET LA : Entre soldats, page 175 ; Une bonne œuvre nouvelle, page 179 ; Comment on devient assassin, page 176.

Envoi gratuit d'un numéro sur demande.

JEAN LE BONASSE.

- Jean, vous porterez cette lettre à la poste.
- Oui, monsieur ; j'y cours.
- Attendez, voici deux centims pour affranchir la lettre.
- Bien, monsieur.
- Allez.

Une heure après.

- Jean, avez-vous porté ma lettre ?
- Oui, monsieur.
- L'avez-vous affranchie ?
- Oh ! oui. Ah ! à propos, il faut que je donne à monsieur le reçu.
- Quel reçu ?
- Eh bien, le reçu des deux sous ! Et Jean tira de sa poche ...le timbre poste de deux centims qu'il devait mettre sur la lettre.

RESTEZ CHEZ VOUS.

l'ar PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE IX.

(suite.)

A part les jours de grande chaleur, Got n'y mettait jamais les pieds. Sa nature impressionnable et nerveuse avait presque peur de ce fouillis sauvage, de cette exubérance désordonnée, de ces allures de mystère que toutes choses y revêtaient dès que le soleil tournait un peu ; sa place ordinaire et préférée était entre les fleurs, dont les corbeilles claires, soignées par elle, semblaient entourer la maison d'une véritable atmosphère de gaieté, de lumière et de parfums.

Clément était, à certains jours, un passionné de la forêt. Il la considérait presque, et, sans s'en rendre compte, comme une personne vivante, ayant sa personnalité, une amie qui lui offrait le secret de ses sentiers, le voile presque impénétrable de son feuillage. Dans un des coins les plus sauvages, il s'y était fait une petite chapelle ; l'accès en était difficile, et il n'y menait jamais ses camarades. Dans ses jours de tristesse, c'est là qu'il allait prier, devant une pauvre petite statue de la Vierge, achetée par lui à un enfant qui mendiait le soir sur la route de Tarlesse, après avoir essayé de vendre sa pacotille à Noyon. Clément lui avait demandé son histoire, à cet enfant ; et l'autre lui avait raconté qu'il était seul au monde et que personne ne l'aimait ici-bas.

Le malheur de cet enfant abandonné, perdu sur une grande route, orphelin comme lui, avait attaché à la statue une espèce de souvenir intime qu'il était seul à savoir, une sorte de consécration, tant et si bien que Clément venait lui raconter tout, et avec une foi d'enfant. Plus d'une fois il était sorti de cette chapelle improvisée les yeux rouges d'avoir pleuré. Got soupçonnait la chose et n'aimait pas voir l'enfant s'enfoncer dans la forêt, même sous prétexte de joter.

Ce jour-là, quand elle rentra, le coucou de la salle à manger sonnait la demie de 5 heures ; l'enfant devait donc être

revenu de Compiègne. Habituellement, Clément goûtait un peu à son arrivée, pour attendre jusqu'à 7 heures le moment du dîner que, trois fois par semaine, on allait prendre chez le notaire.

Dès qu'elle eut ouvert la porte, Got appela la vieille Maria, la sœur de Catu. Maria ne répondit pas, étant aux provisions.

Dans la salle à manger, le goûter était servi, mais on n'y avait pas touché. Dans la chambre de l'enfant, tout était intact, pas un livre ouvert sur son bureau, pas un cahier sur une chaise, rien de ce joyeux désordre d'enfant qui mettait comme une traînée de vie dans la maison.

" Et pourtant, pensa Got, j'ai un pressentiment là — et ceci ne me trompe jamais, — Clément est certainement rentré. "

Elle ouvrit la fenêtre du couloir qui donnait sur la cathédrale et sur le jardin de sa sœur, et vit très distinctement Blanche toute seule jouant avec Tom aux pieds de sa mère.

" Pourvu qu'il ne soit pas encore avec cette âme damnée d'Isidore ! " Puis tout à coup elle pensa : " Il est dans la forêt ! " et la vision fût tellement claire au fond de son cœur que, sans hésitation, elle descendit l'escalier, poussa la petite porte blanche du jardin, traversa son parterre de géraniums sans même leur donner un regard, et entra dans le bois.

Le soir descendait alors, allongeant sur la plaine de Noyon la grande ombre du Siméon, mais Got, obsédée par son idée, marchait, sourde aux mille petits bruits des taillis, qui l'arrêtaient si souvent le soir au seuil de cette partie du jardin.

Et tout en arrachant les toiles d'araignées et les feuilles sèches qui s'attachaient à ses cheveux, elle parlait toute seule, cherchant à se donner le courage de le gronder, son Clément.

A la fin il devenait désobéissant et cachottier, et tout cela parce qu'il s'obstinait à fréquenter ce fils de Jupinet, qui ne valait pas un coup de fusil.

.....Mais, subitement, elle s'arrêta : elle venait d'aper-

cevoir Clément assis en face de sa chapelle, l'air anéanti, les coudes aux genoux et la tête dans ses mains, semblant regarder la terre, sans force et sans pensée. Sa gibecière était encore aux épaules, indiquant que l'enfant était venu là tout d'une traite, en quittant le chemin de fer. Un instant, Got le considéra au travers du feuillage. Dans cette espèce de crépuscule produit par le soleil couchant, Clément, immobile, avait l'air d'une statue du désespoir.

Sans voir sa figure, on devinait une souffrance immense, faisant éclater, loin de tout regard, ce pauvre petit cœur d'enfant, une souffrance cachée par fierté, par délicatesse peut-être.

Got le comprit tout de suite. Nature exquise, affinée encore par la religion, elle pressentait quelles précautions il allait falloir prendre pour ouvrir cette âme et faire monter la confiance jusqu'à ces lèvres qui s'obtenaient à ne pas parler.

D'une main écartant les branches qui défendaient l'accès du treillis, et, de l'autre, relevant sa robe que les épines accrochaient partout, elle arriva devant Clément sans que celui-ci s'en aperçût. Alors, avec ce tact exquis qui caractérise si bien certaines femmes, elle se mit à genoux devant lui, et, doucement, comme une vraie mère, elle lui releva la tête, et longuement l'embrassa au front.

“ Qu'as-tu, mon chéri ? ” fit-elle en essuyant avec son mouchoir les longs cils de l'enfant tout mouillés par les larmes. Et, comme il ne lui répondait pas, elle s'assit tout près, à côté de lui, prit ses mains dans les siennes, et l'attirant tout à elle : “ Voyons, cher petit, m'aimes-tu ? ”

Il la regarda avec son air indéfinissable, et alors elle commença à lui parler doucement.

Elle savait qu'il avait quelque chose, et même elle avait appris ce que c'était ; mais vouloir aller dans un collège, vouloir les quitter, c'était une folie et une ingratitude. Clément ne l'avait pas habituée à cela, et certes il ne commencerait pas maintenant. D'ailleurs, elle était de plus en plus sa bonne tante, sa vieille Got ! Que deviendrait-elle toute seule

dans sa grande maison ? Cela lui crèverait le cœur de voir, vide, la chambre de son petit Clément ! Et, comme elle se mettait à pleurer, l'enfant, tout ému, mais avec une énergie qu'elle devina irrésistible, se jeta à son cou en lui criant : " Oh ! je vous en supplie, ne continuez pas, vous m'empêchez de partir ! "

Et cela fut dit d'un tel ton qu'elle n'y insista pas.

Ils revinrent tous deux en se tenant par la main, et jusqu'à la maison ils marchèrent sans rien dire ; quelque chose d'inconnu, d'irréparable avait soufflé sur leurs destinées, ils le sentaient ; et tout dans leur attitude le faisait comprendre ; mais Got, très délicate, ne voulait plus insister et avoir l'air de fouiller dans un passé sur lequel l'enfant restait obstinément muet. Sa famille avait-elle donné à l'enfant des habitudes nomades, des désirs fous de voyager, de changer à tout prix ? Etouffait-il à Noyon, dans cette ville trop morte pour sa nature ardente, ou bien son caractère fier avait-il cru remarquer une différence avec Blanche, une lassitude de l'avoir adopté ? Non, mille fois non, ce n'était pas possible !

Et pourtant, la bonne fille interrogeait son passé, sa conscience ; mais elle, si scrupuleuse, pourtant, ne trouvait rien. Elle l'avait aimé, cet orphelin, comme l'enfant de ses entrailles ; que pouvait-elle alors comprendre à ce revirement inattendu, à cette attitude étrange qu'elle avait vue naître quelques mois auparavant, puis grandir, en s'affermissant jusqu'à prendre possession complète de l'enfant ?

Lui résister face à face, comme avait dit l'abbé Hans, elle ne s'en reconnaissait pas la force, qui sait, peut-être pas le droit ?..... Alors : " *A Dieu va !* pensa-t-elle, j'ai fait tout ce que j'ai pu ; je ne vois pas bien, mais j'ai confiance en Dieu, et que sa sainte volonté soit faite !..... "

CHAPITRE X

Un matin, Got prit son grand courage à deux mains et alla dans le cabinet de son beau-frère pour lui raconter tout.

M. Valmont, très occupé par sa charge, lui avait laissé jusqu'à nouvel ordre la direction complète de Clément. Il re-

cut ce coup en pleine poitrine, sans s'y attendre, démêlant tout de suite la vérité, au milieu de périphrases dont la bonne Got essayait de la voiler.

Tout d'abord, il prit la chose de très haut, et en même temps que la rougeur lui monta au front, Marguerite crut lire dans ses yeux comme un reproche à elle, pour n'avoir pas été à la hauteur de sa tâche, et avoir permis des fréquentations malsaines ; alors, sans risquer un mot pour se disculper, elle se mit à pleurer, ce qui la soulagea.

M. Valmont, comme tous les forts, ne pouvait pas supporter les larmes ; un instant, il regarda sa belle-sœur comme pour chercher un moyen de se disculper à son tour d'une faute qu'il sentait avoir commise ; puis, subitement, il partit chercher sa femme pour faire comprendre à Got..... qu'elle n'avait pas compris.

La chambre de Mme Valmont était au premier, avec exposition sur un grand jardin intérieur, absolument comme chez sa sœur. M. Valmont la trouva, la tête penchée sur son ouvrage, très occupée à faire courir avec de la soie un joint d'épine sur une blouse russe destinée à Clément ; Blanche assise à terre regardait des images.

Cette chambre était si calme, le grand murmure des champs l'emplissait d'une si douce chanson, la lumière, tamisée par des grands rideaux de cretonne à fleurs, semblait si joyeuse, que M. Valmont hésita une seconde au seuil de la porte avant de parler.

Mais il n'avait pas l'habitude de monter pendant la journée, et déjà Geneviève, levant la tête, l'interrogeait du regard.

— Peux-tu descendre une seconde ?

— Oui, pourquoi ?.....

— Il y a ta sœur en bas qui va te l'expliquer. ”

Tout de suite, la jeune femme posa son ouvrage et tremblant déjà du pressentiment d'un malheur, elle descendit avec son mari.

Sur le tapis-chemin de l'escalier, les pas ne faisaient au-

cun bruit, et quand ils entrèrent, Marguerite, toujours à la même place, regardait le plancher fixement, les yeux rougis par les larmes.

Pour Mme Valmont, elle recommença son récit, interrompu de temps en temps par les exclamations de la femme du notaire : " Pas possible..... il s'ennuie ici..... il veut partir pour gagner de l'argent..... oh ! l'ingrat !..... "

M. Valmont, accentuait encore la note : oui, c'était un ingrat, on ne pouvait pas le nier ; il avait dans les veines, cet enfant, un sang que lui ne connaissait pas, mais il voyait bien que ce n'était pas celui des Valmont ; seulement, c'était en même temps un maladroit..... Médecin !..... il voulait être médecin, juste à un moment où il y avait un encombrement de docteurs et de spécialistes..... Médecin ! quand ceux qui le sont déjà sont obligés, pour vivre, de se faire députés..... alors qu'il était si simple de profiter du sillon commencé, de son expérience à lui, Valmont, de ses travaux et de son affection !.....

A grands pas, il arpentait son salon, prenant tantôt un bibelot, tantôt un autre, sur la cheminée, et les remplaçant sans même y penser.

".....Ayez du cœur, laissez-vous toucher, faites des sacrifices et, comme récompense, on vous avouera qu'on s'ennuie chez vous..... qu'on veut partir..... eh bien ! qu'il parte !

— Oh ! Sylvestre..... je t'en prie, ne va pas si vite, tu l'aimes, cet enfant ?.....

— Trop !

— Eh bien ! alors, ne dis pas des choses comme cela.

— Que veux-tu pourtant que je fasse ?

— Que tu le défendes contre lui-même.

— Mais tu vois bien que Got a déjà longuement essayé, que je ne pourrais que rééditer ce qu'elle lui a déjà dit ; je n'ai pas une raison de plus à ajouter : suppose un instant que je snive ton conseil et que j'intervienne, qu'arriverait-il ?..... c'est qu'il baisserait la tête et ne me répondrait rien à moi ;

mais, au fond, cet enfant a une volonté de fer; ce qu'il veut, il le veut incroyablement: il a été franc avec Got, il s'est jeté à son cou en lui disant: *laisse-moi partir!* Au fond, voilà toutes ses raisons: *il veut partir.*

—Mais nous pouvons l'empêcher, interrompit Geneviève.

—Oui, l'abbé Hans m'a même dit que nous le devons.

Le notaire secoua la tête: « Je ne pense pas comme le recteur sous ce rapport-là. L'enfant est à nous jusqu'à une certaine limite seulement; au point de vue légal, il ne nous appartient nullement; les circonstances au milieu desquelles nous l'avons recueilli sont telles, que toujours je puis m'attendre à ce qu'on frappe un jour à ma porte en me disant: « Je viens chercher Clément, c'est à nous qu'il revient, cet enfant. »

Ce n'est pas tout, je ne puis lui imposer ma volonté comme je l'imposerais à un enfant dans les veines duquel coulerait un sang que je connais. Qui sait! peut-être éprouverait-il le besoin de changer, sans s'être donné à lui-même aucune raison. Examine l'ensemble de son attitude et tu verras qu'en réalité, Clément a voulu rester un étranger au milieu de nous tous; cet enfant-là n'aime personne ici.....

—Si! moi, il m'aime, et puis moi aussi je l'aime..... et puis encore Tom!..... Chacun se retourna et vit Blanche qui faisait son apparition, l'air très décidé, et les joues rouges d'une grosse colère qu'elle ne devait pas garder pour elle.

En effet, le lendemain qui était un jeudi, la bonne traversa la ruelle et amena Blanche chez sa tante. Got avait l'habitude, ce jour-là, de conduire sa nièce, non seulement à la messe du Saint-Sacrement, mais encore de la garder toute la matinée.

Got et Clément, déjà prêts, l'attendaient pour partir, et dès qu'elle les eut embrassés tous les deux, on ferma la porte, et le groupe se dirigea à petits pas vers la cathédrale. Les deux enfants marchaient seuls, et en avant, Marguerite les suivait en causant avec la bonne. Un moment, Blanche se retourna, et, certaine qu'elle ne serait pas entendue, dit tout bas à Clément:

“ Tu sais, hier, je me suis mise en colère à cause de toi !... ”

Et comme Clément la regardait avec ses grands yeux noirs, tout interrogateurs : “ Oui, figure-toi, continua-t-elle, que papa criait tout haut, dans le petit bureau, que tu n'aimais personne chez nous.

— Ah ! fit Clément, les lèvres serrées, le cœur battant plus vite dans sa poitrine, il a dit cela.....

— Oui, seulement moi, ajouta-t-elle en secouant les grandes boucles soyeuses de ses cheveux, j'ai soutenu que non, que c'était pas vrai, que tu nous aimais bien. N'est-ce pas que tu nous aimes bien ? ”

Pour toute réponse, Clément serra d'abord la petite main gantée qu'il tenait dans ses doigts.....

“ Oh ! oui..... je vous aime, et tu pourras le dire à ton papa.

— Tous ?

— Tous.

— Et moi aussi ?

— Toi surtout.

— Alors pourquoi qu'il faut que tu partes ?

— Regarde-moi bien, Blanche, tu es ma petite sœur chérie, tu me demandais tout à l'heure si je t'aime, eh bien ! oui, je t'aime, et plus que tu ne le comprendras jamais, c'est pour cela qu'il faut que je parte..... sans cela, toi-même, tu me le reprocherais plus tard..... ”

Elle le fixa un instant, avec ses yeux d'enfant intelligente, et elle le vit tout pâle, les lèvres tremblantes, prêt à pleurer ; alors elle ne demanda plus rien, soupçonnant une grosse chose très grave, qu'elle ne pouvait pas encore comprendre.

Mais, plus d'une fois, ce jour-là, Blanche, jouant avec Tom dans le jardin, s'arrêta au milieu de ses gambades enfantines, regardant vers la chambre de Clément avec des yeux déjà sérieux, des yeux qui auraient voulu savoir.....

(à suivre.)